

VI

POSITIVISME DES ZKARA

Un intervalle de six mois sépare les dernières lignes de notre premier article de celles que nous écrivons aujourd'hui, et c'est pendant cet intervalle que plusieurs lumières nouvelles sont venues projeter leurs clartés sur le problème troublant et captivant des croyances, des moeurs et des institutions zkariennes.

Faire venir à Oran un Rousmi. le voir, l'interroger, lui inspirer assez de confiance pour obtenir les secrets de sa tribu et de sa caste, puis, qui sait, remonter peut-être avec lui jusqu'au berceau de la Société anti-musulmane qui se cache dans les montagnes des Angad, comparer ensuite ses données avec celles de nos autres informateurs indigènes, musulmans, athées ou libres penseurs. telles nous paraissaient être les nécessités auxquelles nous assujettissait notre découverte en vue de lui donner ce cachet d'impartialité, d'authenticité et de certitude qu'imposent aux sociologues les exigences de la science et de la critique contemporaines,.

Durant les premiers mois de l'année 1904, nos relations personnelles avec certains membres de la famille zkarienne et maraboutique des Oulad Sidi Ah'med ben Youssef nous avaient mis à même d'entrer en pourparlers avec quelques individualités marquantes des Zkara. D'abord, l'émoi avait été vif dans la tribu quand elle avait appris qu'un Français d'Oran avait découvert le précieux secret si religieusement gardé jusqu'alors ; mais on avait été vite rassuré ensuite lorsque notre émissaire avait fait connaître que ce Français indiscret était l'ami de l'humanité entière, une sorte de philosophe éclectique comme il y en a tant en France, qui rêvent l'égalité, la liberté et la fraternité des peuples, et notre messager, le marabout Ali ould Abd-el-K'ader Znagui ⁽¹⁾, soutenu par l'influence politique de ses parents, était enfin parvenu à décider l'un des plus intelligents Rousma, un de ses amis d'enfance précisément, à entreprendre le voyage d'Oran dans le but de contrôler et de compléter la riche moisson d'informations déjà entassée dans nos papiers.

D'ailleurs, comme argument persuasif, on avait fait entendre aux principaux chefs Zkara qu'il ne serait pas impossible que le gouvernement de la République française prit un jour sous son égide les Marocains libres penseurs quand il lui serait prouvé qu'il existe au Maroc des populations indigènes réfractaires à toute espèce de doctrines religieuses.

Mû par le désir d'être utile à la Communauté, désigné sans doute par le suffrage des djemaà, le Rousmi Remdhan ben Moussa ⁽²⁾ s'était donc dévoué, et il était parti pour Oran sous la conduite de son vieux camarade Ali.

Maintenant, Remdhan est ici, dans notre bureau, un peu ahuri par la vue des livres qui montent jusqu'au plafond. Il nous est arrivé par une belle matinée de printemps, et il semble

¹ C'est l'indigène dont il est question à la page 6, note 1, 2e alinéa. Il est né et a été élevé au milieu des Zkara. Il est de la famille maraboutique des Oulad Znagui, branche aînée des Oulad Sidi Ah'med ben Youssef qui a fait un pacte d'amitié, à la vie et à la mort, avec les Zkara.

² Originaire de la fraction des Oulad Mh'ammed, tribu des Zkara, domicilié au village de Matcha.

fatigué de sa course ininterrompue de trois jours faite successivement à pied, à cheval, en diligence et en chemin de fer. C'est un homme d'une trentaine d'années, grand, élancé, au type zénète très fin, les yeux châtain, la barbe noire, assez fournie, le nez aquilin. Sous le long burnous frangé et sali par la route, il serait difficile de deviner une autre âme, une autre mentalité que celles d'un bédouin ordinaire des Angad; mais l'expression de la physionomie est frappante : une face d'ascète, dont l'intelligence se reflète dans la vivacité et l'éclat du regard. L'ensemble du visage nous rappelle les traits de notre ami Edmond Douuté. La conversation qui se poursuit entre nous va bientôt nous démontrer que si notre Rousmi est un illettré, il n'en est pas moins un philosophe, subtil et fin comme le Philosophe ignorant de Voltaire.

Dans le récit simple et clair que nous fit Remdhan des opinions, des moeurs et de l'existence journalière de ses concitoyens, nous eûmes la satisfaction d'entendre corroborer la plupart des informations qui nous avaient été déjà données.

Cependant, le déisme sceptique, que nous considérons comme le symbole caractéristique de la majorité des Zkara, n'exprime peut-être pas assez bien la conception de ces Indigènes en matière de foi, et nous pensons qu'il convient de modifier ce vocable et d'adopter à sa place, jusqu'à plus ample informé, le terme forgé par Auguste Comte : le *positivisme*.

La philosophie positive des Zkara n'a ni l'ampleur ni le développement du système de l'illustre maître de Littré. Elle se confine simplement dans une sorte de répulsion instinctive contre la métaphysique et les religions; sa méfiance à l'égard des grandes hypothèses supranaturelles n'a d'égale que sa propension à ne s'attacher qu'aux certitudes les plus immédiates et aux biens les plus concrets; en morale, elle rivalise de sublimité avec l'idéal positiviste et elle aboutit comme lui à cette triple formule : *l'amour de l'humanité pour principe, l'ordre pour base, le progrès pour but*.

Même ainsi réduit, le Positivisme Zkarien n'en constitue pas moins un système d'une grande portée philosophique et d'un haut intérêt scientifique et sociologique. Quant à chercher à savoir si ce système est un produit spontané de la race zkarienne, ou si celle-ci l'a emprunté à quelque stoïcisme ou relativisme antique, nous avouons qu'il nous semble préférable de supposer que l'humanité primitive, contrairement à l'opinion généralement admise, n'est peut-être pas nécessairement passée d'abord par *l'état théologique*, ou fictif, dans lequel elle se croyait gouvernée, dit-on, par des puissances concrètes, personnelles, dieux, démons, génies. Cette humanité a pu être dépourvue de sentiments superstitieux ou religieux et conserver son positivisme un peu sec jusqu'au jour de l'apparition des premiers grands politiques, qui furent probablement aussi les premiers initiateurs religieux du monde préhistorique. Pour justifier cette hypothèse, nous avons l'exemple tangible des Zkara, peuplade que nous serions tenté de considérer comme l'héritière intellectuelle survivante et directe de la Société humaine primitive, presque pure de toute influence étrangère, et qui est restée, malgré les tempêtes confessionnelles des trente derniers siècles, le miroir exact et fidèle des vieux âges qui ont immédiatement précédé l'éclosion des systèmes mythiques et symboliques qui aboutirent au dieu des religions révélées, idole créée et embellie, dans l'ordre successif des temps, par l'imagination mystique des Hébreux, des Chrétiens et des Mahométans.

Nos montagnards berbères apportent ainsi, sans s'en douter, un élément nouveau et original à ajouter aux nombreuses théories émises par tant d'esprits éminents sur la genèse probable des religions. Max Müller, Renan, Herbert Spencer, notre Guyau lui-même, en admettant qu'ils y aient songé, auraient-ils osé supposer une Humanité primitive assez bien équilibrée pour être positiviste, et assez sage, ou trop occupée par les dures nécessités de la vie, pour ne pas perdre son temps à creuser les idées qu'on lui prête volontiers sur l'infini, l'hénothéisme, l'instinct du

divin, l'animisme, le panthéisme et le sociomorphisme ⁽³⁾ ? - « La nature a eu trop de pitié des premiers hommes pour en faire des métaphysiciens » a dit Voltaire ⁽⁴⁾.

³ On trouvera, admirablement exposée dans *Irréligion de l'avenir*, de Guyau, sa théorie du Sociomorphisme des peuples primitifs ainsi que l'analyse et la critique des théories de Müller, Hartmann, Renan et Spencer.

⁴ Voltaire. *Philosophie de l'Histoire*.